



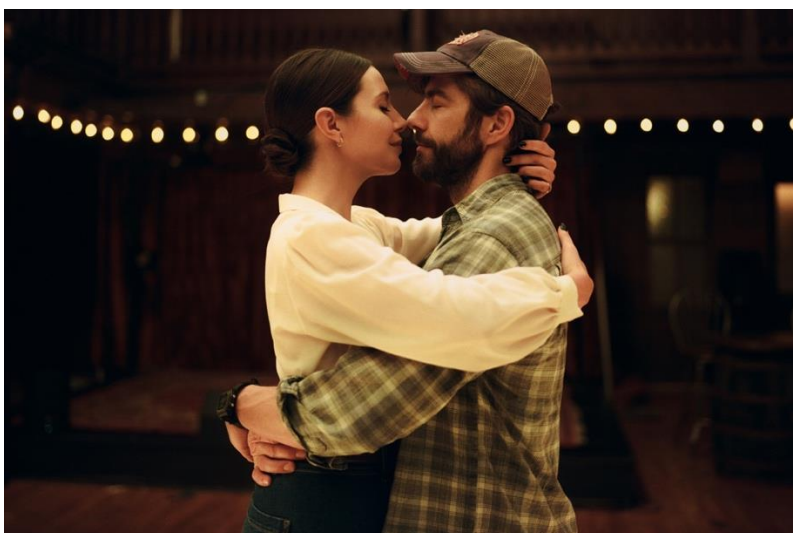
FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

Metafilms et MK Productions présentent

SIMPLE COMME SYLVAIN

un film de Monia Chokri

avec Magalie Lépine-Blondeau, Pierre-Yves Cardinal,
Francis-William Rhéaume, Monia Chokri



1h50 – Canada/France – 1.85 – 5.1

Sophia est professeure de philosophie à Montréal et vit en couple avec Xavier depuis 10 ans. Sylvain est charpentier dans les Laurentides et doit rénover leur maison de campagne. Quand Sophia rencontre Sylvain pour la première fois, c'est le coup de foudre. Les opposés s'attirent, mais cela peut-il durer ?

2EME SEMESTRE 2023

Photos, dossier de presse et matériel disponibles sur www.memento.eu

Distribution
Memento Distribution
distribution@memento.eu
01 53 34 90 39

Presse
Monica Donati
monica.donati@mk2.com
06 23 85 06 18

Avec *Simple comme Sylvain*, vous filmez le couple comme un fait social. Qu'est-ce qui a fait germer cette réflexion chez vous ?

C'est venu de façon évidente. Je trouve que les films romancent beaucoup la rencontre amoureuse, ignorent l'environnement social - c'est pourtant tellement fondateur de ce que va devenir un couple. J'ai moi-même eu plusieurs manières de vivre en couple et j'ai pu m'apercevoir de tous les paramètres qui vont au-delà des seuls individus. À un moment donné, tout ce qui est autour prend le pas sur la relation en elle-même. Les amis, la famille, le travail, le voisinage, tout cela pèse sur elle.

Ce sont ces questionnements qui ont déclenché l'envie de faire ce film ?

J'avais surtout envie de filmer une histoire d'amour. Il y a un sujet assez obsessionnel dans mon travail jusqu'à maintenant : l'impossibilité, l'empêchement de l'amour. Dans *La Femme de mon frère*, il s'agissait d'une relation frère-sœur, mais c'était déjà là. Je voulais poursuivre cette recherche car elle est sans fin. Mais ce qui m'intéressait aussi, c'était de filmer deux mondes qui se rencontrent. Que se passe-t-il si deux personnes qui ont un vrai potentiel amoureux sont issues de milieux complètement différents ?

Comment s'est déroulé le processus d'écriture pour ce film-là ?

J'ai commencé à le structurer quand je terminais *La Femme de mon frère*, donc ça fait pratiquement cinq ans. Au moment de mon premier long, j'étais encore un peu actrice, et puis il y a eu *Babysitter*. J'ai fait des pauses. *Simple comme Sylvain*, ça fait à peu près deux ans et demi que j'ai vraiment commencé à l'écrire. Je vois ce temps que j'ai pris comme un allié.

L'héroïne, Sophia, explore l'amour et le désir de manière pratique avec son amant Sylvain, mais aussi de manière théorique en tant que professeure de philo. Quel trajet de pensée emprunte-t-elle à travers ses lectures : Platon, Spinoza, Jankélévitch, bell hooks... ?

L'idée, c'était de raconter à travers différentes périodes de l'histoire la manière dont les philosophes ont pensé l'amour. Étonnamment, je me suis rendu compte que ça avait été un sujet assez peu étudié dans le domaine de la philo. Je dirais même que ça a été boudé, perçu comme vain, pas assez noble. J'ai lu des tonnes d'ouvrages, tout ce que je pouvais trouver ! Ça m'a permis de structurer le parcours de Sophia. bell hooks, elle est arrivée plus tard, en cours de montage. J'étais assez contente de la glisser en voix-off parce que, jusque-là, je n'avais pratiquement rencontré que des penseurs hommes qui parlaient d'amour. Enfin, il y a bien Hannah Arendt, mais elle va dans quelque chose de très métaphysique, en parlant de l'amour selon Saint Augustin, donc c'est assez cryptique. Je me suis dit que c'est intéressant : on est comme conditionnés par des théories masculines de l'amour – des visions qui se déploient aussi dans nos imaginaires. Quand je suis tombée sur *À propos d'amour* de bell hooks, j'ai trouvé ça incroyable de justesse et de profondeur. C'est vraiment un livre qui apprend à aimer mieux. Elle dit que l'amour est une action, et que donc on peut choisir, décider d'aimer. Ça veut dire qu'on n'est pas tributaire de l'autre. Ça a changé ma vie, cette parole. On est maîtres de nos sentiments.

Même si le film prend l'amour au sérieux, au premier degré, il y a de vrais moments de comédie. Comment avez-vous trouvé ce ton ?

On est dans une époque cynique, avec parfois un cinéma cynique. Ce cynisme, ça me paraît une position très confortable pour les artistes – parce qu'ils ne s'impliquent pas émotionnellement dans ce qu'ils racontent, ils sont comme en retrait. C'est plus difficile de se mettre en jeu, d'exposer sa sensibilité. Tout à coup, ça, ça m'a intéressée. Peut-être parce que je vieillis, parce que j'ai eu des épreuves amoureuses, intimes, qui m'ont amenée à mieux me comprendre, à être plus douce. Ces trois dernières années, j'ai eu un parcours de vie qui m'a entraînée à me débarrasser de ce cynisme – qui était bien plus présent dans *La Femme de mon frère*. Je ne le renie pas du tout : ça fait partie de la jeunesse d'être plus caustique, plus belliqueux. J'avais alors un rapport à la comédie beaucoup plus burlesque. Quand des gens ont lu le scénario de *Simple comme Sylvain*, beaucoup m'ont dit qu'ils avaient beaucoup ri. Mais je pense qu'au final, c'est moins le cas quand on regarde le film. Il y a des moments drôles mais c'était important pour moi d'être plus tendre lorsqu'on parle de classes sociales. C'est très délicat, je ne voulais pas être dans le jugement. Si j'étais allée davantage dans la comédie, je pense qu'on se serait moins attachés aux personnages, notamment Sophia, qu'on aurait trouvée trop cynique. Je me suis dit que j'allais privilégier la tendresse à certaines blagues. C'est un pas que j'ai fait dont je suis fière.

Sophia et Sylvain viennent de deux classes sociales différentes, que vous restez attentive à ne pas caricaturer.

Ça aurait été ridicule si ça avait été trop tranché. La rencontre amoureuse se serait arrêtée, on n'aurait pas cru qu'un homme rustre et con puisse attirer une femme très intello. Lui n'aurait pas été intéressé par elle non plus. Il fallait des points de rencontre, des fils qui passent entre eux. Je trouve aussi que c'est touchant quelqu'un qui dit : « Je m'intéresse à toi, donc j'ai lu Guillaume Apollinaire » à qui l'autre répond « Je m'intéresse à toi, donc j'ai lu un livre sur la chasse. »

Sophia a 40 ans et enseigne à des gens plus âgés qu'elle. Cette question de prendre de l'âge traverse le film. Cela renvoie-t-il à votre rapport au temps qui passe ?

Quand on tombe amoureux, qu'on a le désir de vivre cette passion, on n'a pas le temps. Personne ne peut le voir à part moi, mais dans le film il y a énormément de références à mon enfance et à mon adolescence. Dans la deuxième scène du film, Sophia met de l'essence dans sa voiture et regarde des adolescents s'embrasser. On sent sa nostalgie d'un sentiment qu'on ne peut vivre qu'adolescent, ou très jeune. Même si on peut vivre de telles passions plus tard, ça devient plus rare. Mais quand ça nous tombe dessus, on retombe un peu en adolescence. Quand Sophia rencontre Sylvain, elle a ce besoin de vivre quelque chose, qui a à voir avec un dernier éclat de jeunesse avant de rentrer dans un âge plus calme. Et puis, je n'en parle pas de manière évidente dans le film, mais elle est aussi confrontée à l'idée de la maternité. Elle en parle deux fois. La première fois, elle est dans la voiture et elle dit « En même temps, faire des enfants à notre époque, quelle angoisse ! » Puis elle en reparle avec Sylvain à qui elle dit : « Je n'ai jamais voulu d'enfant, mais avec toi je pense que j'aimerais. »

Sophia est d'ailleurs entourée de figures de mères. Qu'est-ce que son personnage raconte de l'époque quant à la maternité ?

Elle se pose la même question que nous tous sur le fait d'avoir ou non des enfants. Moi je n'ai pas d'enfant parce que premièrement j'ai été indécise et deuxièmement je pense que dans notre structure

sociale et économique, ça représente encore un asservissement pour les femmes. On pose beaucoup cette question aux femmes ; j'ai été avec un mec pendant dix ans, et on ne la lui posait jamais ! Il faut que les hommes comprennent cette injonction. Et la seule manière pour qu'ils la saisissent, c'est d'écrire notre histoire, qu'on nous donne le droit de la raconter et de la diffuser.

Le fait que Sophia puisse se poser la question, est-ce que ce n'est pas aussi lié à sa classe sociale ? Cela aurait-il été différent si elle était née dans le milieu auquel appartient Sylvain ?

Je n'y ai pas réfléchi. C'est vrai que c'est aussi un luxe de la bourgeoisie de décider ou non d'avoir des enfants. On le voit d'ailleurs aux Etats-Unis : qui seront les premiers touchés par la loi autour des avortements [en 2022, la Cour Suprême a révoqué l'arrêt Roe VS Wade, laissant les Etats américains légiférer comme ils le veulent sur le droit à l'avortement, ndlr] ? Ce sont les classes sociales les plus pauvres, les communautés afro-américaines. C'est sûr que c'est un questionnement de riches. Et en même temps, c'est un questionnement-clé de notre époque : on le voit avec la dénatalité en Occident, dans les milieux athées ou moins religieux. Évidemment, je fais aussi le portrait d'un monde que je côtoie, que je connais.

Et le fait que l'un.e des partenaires du frère de l'héroïne choisisse le pronom « iel », qu'est-ce que ça raconte de la jeunesse actuelle selon vous ?

Je ne sais pas ce que ça dit de la jeunesse mais moi, je la trouve intelligente, je la trouve forte, curieuse, tolérante. J'ai lu une étude statistique qui disait que, en France, dans la génération 18/30 ans, il y en a environ 20 % de personnes qui se déclarent non-genrées. Quand je vois des gens de mon âge qui ne comprennent pas ce qui se passe, je les trouve tellement en retard, dans une autre époque... La beauté de l'être humain, c'est qu'il a la capacité d'évoluer, de changer ses mœurs et ses valeurs. Quand la jeune génération conteste la notion de genre, elle ne nie pas l'idée qu'il y a un genre biologique. Ce qu'elle déplore, c'est le système de domination, elle souhaite un monde plus doux, plus à l'écoute les uns des autres. Elle demande de ne plus se soumettre à ce que doit être un garçon (fort, qui ne montre pas ses émotions) ou une fille (douce, à sa place, maternelle). Mettre un personnage qui s'identifie par le pronom « iel » dans le film, c'est parce que ça fait partie de notre réalité, qu'on le veuille ou non.

Dans l'ouverture du film, Sophia parle de l'idée de détruire pour recréer. Que cherche-t-elle en se projetant là-dedans ?

Inconsciemment, elle cherche à sortir des codes dans lesquels elle a été moulée. Xavier lui demande : « T'es pas bien avec moi ? » et elle répond « Non, non, je suis bien, en tout cas je suis pas mal. » Elle aurait pu rester encore 10, 15, 20 ans... Mais elle se rend compte que ce modèle ne la rend pas heureuse. Que si elle va explorer l'inconnu, ce qui peut-être ne mènera à rien, elle aura au moins vécu quelque chose.

Elle cède à son désir pour Sylvain très facilement, sans résistance. C'était pour sortir des représentations toutes faites sur l'adultère ?

Je pense qu'au départ, elle se dit que c'est un coup d'un soir. Elle a bu quelques verres, il est assez sexy, elle se dit que ça n'aura pas d'incidence. Il se trouve que la moitié des gens que je connais ont fait ça au moins une fois dans leur relation. Comme le dit Sophia, « je ne connais pas de couple fidèle ». C'est monnaie courante mais on n'en parle pas, c'est tabou. Le mot « fidélité », ça renvoie quand même

à des normes judéo-chrétiennes. C'est lourd à porter. J'aimerais mieux qu'on parle de « loyauté ». Ma mère m'avait dit que, pour elle, tromper, ce n'est pas avoir une relation sexuelle avec quelqu'un d'autre, mais commencer à créer de l'intimité avec cette tierce personne. Je trouvais ça assez juste... Mais passé un certain âge, la sexualité est intrinsèquement liée à l'intimité.

Sophia dit de Sylvain que c'est comme s'il la ramenait à l'essentiel. Cette idée de l'authenticité, de la simplicité, ça vous paraît un trait d'époque ?

Pour moi qui ai plusieurs fois tenté d'arrêter les réseaux sociaux, c'est une sorte de fantasme ultime, un gars qui, à 35 ans, vit à la campagne, n'a pas de réseaux sociaux, et fait pousser ses légumes dans son jardin. C'est un truc que je découvre en vieillissant – avant, je détestais la campagne.

Pour jouer Sylvain, vous avez choisi Pierre-Yves Cardinal, qu'on connaît en France pour son rôle dans *Tom à la Ferme* de Xavier Dolan. Quelle masculinité vouliez-vous explorer à travers lui ?

La masculinité au Québec, elle est plus tendre que dans beaucoup d'autres endroits du monde. Je trouve ça intéressant que ce soit un mec de la campagne, manuel, mais qu'il y ait en lui cette tendresse. C'était fondamental pour moi, parce qu'on nous raconte beaucoup d'histoires d'amour toxiques. Solal dans *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, c'est le personnage le plus détestable qui soit, et pourtant il a galvanisé des générations d'hommes et de femmes qui y ont vu une idée du romantisme, alors qu'il s'agissait d'une romance toxique, avec un narcissique destructeur. C'était important pour moi de filmer du point de vue d'une femme, et qu'il n'y ait pas de toxicité dans la relation.

Le film est cérébral dans son questionnement sur l'amour mais aussi hyper sensuel. Comment avez-vous pensé les scènes de sexe ?

Gros défi ! Les scènes de sexe, il y en a tellement au cinéma... Elles ne m'intéressent jamais vraiment, on les traite toujours d'un point de vue graphique. Pour moi, elles ne sont bonnes que si elles font avancer le récit. On parle de female gaze, mais c'est assez compliqué, car on a été éduquées par la vision qu'ont les hommes de l'érotisme et de la sensualité. On dit tout le temps que le corps d'une femme, c'est sensuel, et que celui d'un homme, ce n'est pas sexy. C'est encore une injonction à exposer nos corps de femmes. Mon défi, c'était de ne pas montrer le corps de l'actrice, je voulais que ce soit son point de vue. On a alors des plans très serrés sur le corps de Sylvain. Dans la scène du cunnilingus, c'est aussi elle qui dirige. C'était pour moi une façon de dire aux femmes : « Vous pouvez vous exprimer dans votre sexualité, dire ce dont vous avez envie. » J'ai donc traité les scènes de sexe comme des séquences de dialogue, pour qu'elles fassent avancer la narration.

Comment avez-vous dirigé Magalie Lépine-Blondeau ?

Magalie, c'est ma meilleure amie dans la vie. C'est aussi la première lectrice de tous mes scénarios. Elle jouait déjà dans *La Femme de mon frère*. Je suis quand même assez directive, j'aligne les acteurs sur une certaine tonalité, et on répète beaucoup pendant les tournages. Mais avec Magalie, on a les mêmes goûts, le travail est facile. Je voulais aussi la laisser assez libre. Au Québec, c'est une actrice très connue et chevronnée, qui a campé de très grands rôles, autant au cinéma qu'à la télé ou au théâtre. Elle a une maîtrise exceptionnelle, et puis elle me faisait confiance, elle avait vraiment envie de défendre ce projet, ce personnage, cette histoire-là.

C'est la première fois que vous collaborez avec André Turpin, chef opérateur connu pour faire la photo des films de Xavier Dolan...

André, c'est un ami aussi, j'avais joué dans son film *Endorphine* (2015). C'était particulier parce qu'il était très peu disponible en préparation, donc je me suis retrouvée seule pour faire le découpage du film. Au début j'avais peur, puis j'ai trouvé ça chouette car il fallait que je me fasse confiance. J'ai appris à travailler de manière autonome, mais c'était un vertige. J'ai beaucoup pensé à Robert Altman pour la mise en scène, les zooms, les grandes focales...

D'où vous vient cette envie d'un cinéma très référencé seventies, le gros grain, les zooms à répétition, qui participent de la sensualité du film ?

Il y a plusieurs choses. Comme ça parle d'amour, de reproduction, je voulais que ça ressemble à un documentaire animalier. Les longues focales, c'est pour mettre le spectateur comme dans un safari. On est des observateurs et on attend que les animaux se manifestent. Il y a aussi une question de goût : j'aime beaucoup le travail au zoom, que j'avais déjà un peu exploré sur *La Femme de mon frère*. Et puis il y a l'influence des films d'amour américains des années 1970-1980, *Kramer contre Kramer*, *Love Story*...

Les scènes de repas sont très mouvementées, les dialogues se chevauchent... Qu'est-ce que ça raconte de la communication entre les personnages ?

Je fais tout le temps ça dans la vie, et quand les dialogues doivent se chevaucher, c'est écrit comme ça dès le scénario. On les répète comme ça avec les acteurs, car ça leur demande beaucoup de dextérité – il faut qu'ils s'écoutent et en même temps qu'ils fassent attention au timing de leurs répliques. Il s'agit pour eux de trouver leur musicalité. Les couples parlent souvent l'un au-dessus de l'autre : ils sont capables d'entendre ce que l'autre dit tout en poursuivant leur flot de pensées.

La grande question du film, c'est : « Peut-on aimer l'Autre, aussi différent soit-il de nous ? » Avez-vous tranché ?

Je pense qu'on peut aimer l'Autre pour ce qu'il est. Mais que c'est un grand défi, ça demande de la détermination. Comme dirait bell hooks, c'est un choix de comprendre l'autre dans sa différence.

MONIA CHOKRI

Formée au conservatoire d'art dramatique de Montréal, Monia Chokri est actrice, scénariste et réalisatrice. Elle a travaillé entre le Canada et la France, comme comédienne au théâtre et au cinéma. Elle se tourne en 2013 vers la réalisation. Son premier court-métrage, **Quelqu'un d'extraordinaire**, monté par Xavier Dolan, et dans lequel elle filme Anne-Élisabeth Bossé, Evelyne Brochu et Magalie Lépine-Blondeau, lui a valu de nombreux prix dont notamment le Jutra (2014) du meilleur court-métrage et le Grand Prix du Festival South By Southwest (2014). **La Femme de mon frère**, son premier long métrage, qu'elle a également scénarisé, est sorti en 2019. Il a été acclamé au Festival de Cannes, où elle a remporté le Prix Coup de Cœur du Jury dans la section Un Certain Regard. Comme actrice, elle a joué pour différents cinéastes dont Denys Arcand, Robin Aubert, Claire Simon et Katell Quillévéré. C'est grâce à Xavier Dolan et son rôle de Marie dans **Les amours imaginaires** qu'elle se fait connaître du grand public, réalisateur qu'elle retrouvera ensuite pour **Laurence Anyways**. Son deuxième long métrage, **Babysitter**, interprété notamment par Nadia Tereszkiewicz, Patrick Hivon et Steve Laplante est présenté au Festival de Sundance en janvier 2022. **Simple comme Sylvain**, son nouveau long métrage, est invité au Festival de Cannes 2023, dans la section Un Certain Regard.

Réalisatrice

2023	Simple comme Sylvain Festival de Cannes 2023, Un Certain Regard
2022	Babysitter Festival de Sundance 2022, Sélection officielle
2019	La Femme de mon frère Festival de Cannes 2019, Un Certain Regard, Coup de Cœur du Jury

Actrice

2023	Simple comme Sylvain de Monia Chokri
2022	Falcon Lake de Charlotte Le Bon
2022	Babysitter de Monia Chokri
2017	Avant qu'on explose de Rémi St Michel
2017	Emma Peeters de Nicole Palo
2017	Nous sommes Gold de Éric Morin
2017	Pauvre Georges de Emma Mauvin
2016	Les Affamés de Robin Aubert
2015	Réparer les vivants de Katell Quillévéré
2015	Compte tes blessures de Morgan Simon
2014	Endorphine de André Turpin
2012	Gare du Nord Remix de Claire Simon
2011	Laurence Anyways de Xavier Dolan
2009	Les Amours Imaginaires de Xavier Dolan
2009	Hier, aujourd'hui, hier de Xavier Beauchesne Rondeau
2009	Frédérique au centre de Anne Émond
2007	L'âge des Ténèbres de Denys Arcand

LISTE ARTISTIQUE

SOPHIA	Magalie Lépine-Blondeau
SYLVAIN	Pierre-Yves Cardinal
XAVIER	Francis-William Rhéaume
FRANÇOISE	Monia Chokri
PHILIPPE	Steve Laplante
SYLVIE	Marie-Ginette Guay
MADELEINE	Micheline Lanctot
OLIVIER	Guillaume Laurin
GUYLAINE	Linda Sorgini
KEVIN	Mathieu Baron
KARINE	Christine Beaulieu
JOSEPHINE	Lubna Playoust
PIERRE	Guy Thauvette
CAMELIA	Karelle Tremblay

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Monia Chokri
Scénario	Monia Chokri
Direction photo	André Turpin
Conception artistique	Colombe Raby
1er assistant à la réalisation	Cédrick Kluyskens
Costumes	Guillaume Laflamme
Décor	Kimberley Thibodeau
Montage	Pauline Gaillard
Son	François Grenon, Julien Roig, Olivier Guillaume
Musique	Emile Sornin
Scripte	Nathalie Paquette
Direction de casting	Annie St Pierre
Photographe Plateau	Fred Gervais
Produit par	Sylvain Corbeil, Nancy Grant, Nathanaël Karmitz
Une production	Metafilms, MK Productions
Un film de	Monia Chokri
Ventes internationales	MK2 Films
Distribution France	Memento Distribution